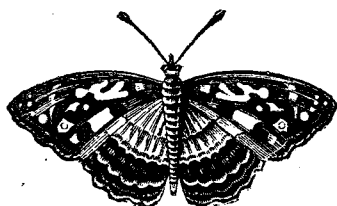


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babenf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.



LE PAPILLON,

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

LE DUEL.

Des cheveux noirs, l'œil vif, le teint brun et coloré, une tournure gracieuse, une mise délicate, un cœur tout neuf, vingt ans et cinquante mille livres de rentes, devaient ouvrir à Adolphe de C.... la porte de tous les boudoirs. Jeunesse, beauté, fortune, sont encore aujourd'hui, comme autrefois, ce qui peut conduire aux honneurs et donner accès auprès des femmes. Adolphe devait donc obtenir de hautes places, qu'il n'enviait pas parce qu'il était riche et jeune, et mériter des faveurs dont il était jaloux parce qu'il était homme.

Les salons de Paris venaient de s'ouvrir pour Adolphe, et sa présentation chez M^{me} la comtesse de B..... le plaçait au rang de nos hommes les plus à la mode. Plus d'une coquette s'était levée à son approche pour s'asseoir à côté d'un fauteuil vacant, plus d'une mère avait éloigné la plus jeune de ses filles, pour qu'une place sur le même divan devint libre à côté de son aînée. Mais, après quelques tours de salon avec M. le comte de B....., Adolphe s'éclipsa avec lui... Les demoiselles le cherchaient en rougissant, et les mères, dépitées de sa disparition, s'en indignaient presque tout haut, lorsque les hommes le découvrirent faisant déjà la partie de la comtesse.

M^{me} de B..... n'avait pas vingt-quatre ans, et des dents blanches, une bouche divine, un teint animé,

des mains rondettes et satinées, faisaient oublier au jeune homme ses pertes successives; aussi prenait-il la place du perdant, chaque fois qu'il pouvait la saisir. — Le roi. — Fort bien, Madame. — Voici mon jeu. — Cette veine de bonheur n'est due qu'à M^{me} la comtesse, s'écriaient les parieurs, en portant la main à leur gilet. Et Adolphe perdait avec un sang-froid, un enjouement admirables, parce que deux yeux du plus beau bleu et un sourire enivrant avaient ému son cœur, vierge encore des désirs de l'amour.

Enfin on se sépara, et ce ne fut pas sans peine qu'Adolphe reconnut son domestique, tant ses émotions avaient été grandes.

Le lendemain d'une première admission, on doit une carte au suisse de l'hôtel où l'on vient d'être reçu; Adolphe n'oubliait pas les préférences dont il avait été l'objet, l'accueil que lui avait fait le comte et surtout la bienveillance toute particulière de la jeune comtesse, il avait donc décidé qu'il remettrait lui-même sa carte, car il espérait rencontrer peut-être encore, par hasard, les yeux et le sourire de la veille.

Il a dit au suisse: « M. Adolphe de C...., en ouvrant son porte-feuille. — Madame est chez elle. » — Et le suisse a sonné, et Adolphe est introduit qu'à peine il a pu rassembler ses idées, remettre ses gants et relever mollement ses cheveux.

Asseyez-vous, Adolphe. — Je vous ai connu bien

jeune, mon ami. — Je vais sortir. — Vous m'accompagnerez. — Vous dînez ici. — Adolphe n'a pas encore répondu, qu'il est dans le landau de M^{me} de B.....

On a vu la marchande de modes, on a visité Laurençot et Chevet, et pour revenir au faubourg St-Germain, on a pris par le bois de Boulogne; parce que là l'air est plus pur, le cœur plus calme, et aussi parce que la course sera plus longue.

Adolphe et la comtesse sont rentrés à l'hôtel, on a dîné, et pendant le repas les attentions les plus délicates lui ont été prodiguées; chaque fois qu'il a levé les yeux, il en a rencontré deux autres qui se sont involontairement détournés. Et Adolphe a soupiré tout bas, bien bas, mais il a été entendu et compris. Et M^{me} de B..... a dit, tout bas aussi: ce pauvre ami, il n'a plus de mère; qui lui donnera l'aplomb nécessaire dans le monde? — Et puis, et bien vite, elle a pris une résolution qu'Adolphe ne connaît point encore.

Adolphe, nous allons aux *Italiens*. — Mais aux *Italiens* la scène est muette pour nos jeunes gens. La conversation, plus d'une fois engagée, a été interrompue par l'embarras qu'appellent des aveux à demi faits, ou par les importunes salutations de quelques soupirans. Adolphe, vous avez une maîtresse? Et la comtesse a dirigé sa lorgnette sur M^{me} Sontag. — Non, Madame, a dit Adolphe, les yeux fixés sur M^{me} de B..... — Quel talent, s'écrie la jeune dame! J'avais seize ans, Adolphe, j'étais jolie, quand on me fit épouser le comte, il avait cependant trois fois mon âge; il est vrai qu'il était colonel avec 200,000 fr. de rentes. Mais j'ai été sacrifiée..... Bonsoir, à demain Adolphe, je vous attends à midi.... Nous causerons....

Le lendemain et les jours suivans se sont passés comme celui-ci, et l'intimité la plus grande règne entre Adolphe et la comtesse; bals, thé, promenades, soirées, les trouvent réunis chaque jour.

Un soir, M^{me} de B..... a dû aller à la Cour, Adolphe est venu seul au balcon de l'opéra, quelques jeunes gens sont entrés après lui, et l'un d'eux, en le regardant, a dit avec ironie: voilà l'amant de M^{me} la comtesse de B..... Brave, mais honnête, Adolphe a fait une observation digne de lui. — M. de R... y a répondu par une impertinence. — On est sorti. — Voici mon adresse, a dit Adolphe avec dignité, à demain. — Je ne remets jamais au lendemain. — Il est dix heures et demie. — Tant mieux. — Je suis sans témoins, — Nous en trouverons. — Partons! s'est écrié le jeune homme hors de lui.

— Une heure après, au moment où la comtesse, brillante de jeunesse et d'éclat, montait en voiture, on frappait rudement à la porte de son hôtel, et un cocher de fiacre déposait sous le vestibule un cadavre que M. de R... lui avait dit de remettre chez M^{me} de B..... C'était Adolphe qu'il avait tué en duel, à la hueur d'un réverbère!

CLÉMENT.

De la Littérature chez les Femmes.

(TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

S'il existait une femme séduite par la célébrité de l'esprit, et qui voulût chercher à l'obtenir, combien il serait aisé de l'en détourner s'il en était temps encore! On lui montrerait à quelle affreuse destinée elle serait prête à se condamner. Examinez l'ordre social, lui dirait-on, et vous verrez bientôt qu'il est tout entier armé contre une femme qui veut s'élever à la hauteur de la réputation des hommes.

Dès qu'une femme est signalée comme une personne distinguée, le public en général se prévient contre elle. Le vulgaire ne juge jamais que d'après certaines règles communes auxquelles on peut se tenir sans s'aventurer. Tout ce qui sort de ce cours habituel déplaît d'abord à ceux qui considèrent la routine de la vie comme la sauve-garde de la médiocrité. Un homme supérieur les effarouche déjà; mais une femme supérieure s'éloignant encore plus du chemin frayé, doit étonner et par conséquent importuner davantage. Néanmoins, un homme distingué, ayant presque toujours une carrière importante à parcourir, ses talens peuvent devenir utiles aux intérêts de ceux même qui attachent le moins de prix aux charmes de la pensée. L'homme de génie peut devenir un homme puissant, et, sous ce rapport, les envieux et les sots le ménagent; mais une femme spirituelle n'est appelée à leur offrir que ce qui les intéresse le moins, des idées nouvelles ou des sentimens élevés: sa célébrité n'est qu'un bruit fatigant pour eux.

La gloire même peut être reprochée à une femme, parce qu'avec notre organisation sociale il y a contraste entre la gloire et sa destinée naturelle. L'austère vertu condamne jusqu'à la célébrité de ce qui est bien en soi, comme portant une sorte d'atteinte à la perfection de la modestie. Les hommes d'esprit, étonnés de rencontrer des rivaux parmi les femmes, quand ils ne croyaient y trouver que des admirateurs, ne savent les juger, ni avec la générosité d'un adversaire, ni avec l'indulgence d'un protecteur; et, dans ce combat nouveau, ils ne suivent ni les lois de l'honneur, ni celles de la bonté.

Rien ne prête davantage aux suppositions vagues et calomnieuses que l'incertaine existence d'une femme dont le nom est célèbre et la carrière obscure. Les femmes en effet n'ont aucune manière de manifester la vérité ni d'éclairer leur vie. C'est le public qui entend la calomnie, c'est la société intime qui peut seule juger de la vérité. Quels moyens authentiques pourrait avoir une femme de démontrer la fausseté d'imputations mensongères? L'homme calomnié répond par ses actions, il peut dire avec le poète:

Ma vie est un témoin qu'il faut entendre aussi!

Mais ce témoin quel est-il pour une femme? quel-

ques vertus privées, quelques services obscurs, quelques sentimens renfermés dans le cercle étroit de sa destinée, quelques écrits qui la feront connaître et apprécier, comme elle le mérite, dans les pays qu'elle n'habite pas, dans les années où elle n'existera plus.

Un homme peut, même dans ses ouvrages, réfuter les calomnies dont il est devenu l'objet; mais pour les femmes, se défendre est un désavantage de plus, se justifier, un scandale nouveau; les femmes sentent qu'il y a dans leur nature quelque chose de pur et de délicat qui se flétrit bientôt par les seuls regards du public. L'esprit, les talens, une ame passionnée, peuvent les faire sortir du nuage de craintive pudeur qui devrait toujours les environner; mais elles le regrettent sans cesse comme leur véritable asile, comme leur plus sûre sauvegarde contre les envieux et les méchans.

L'aspect seul de la malveillance fait trembler les femmes; quelque distinguées qu'elles soient. Courageuses contre le malheur, elles sont timides contre l'inimitié; la pensée les exalte, mais leur caractère reste faible et sensible. La plupart des femmes auxquelles des facultés supérieures ont inspiré le désir de la renommée, ressemblent, pour ainsi dire, à Herminie revêtue des armes du combat: les adversaires voient le casque, la lance, le panache étincelant; ils croient rencontrer la force de l'homme, ils attaquent avec violence, et dès les premiers coups, ils atteignent et tuent un cœur de femme.

Non-seulement les calomnies et les injustices peuvent altérer entièrement le bonheur et le repos d'une femme, mais encore elles peuvent détacher d'elle jusqu'aux plus chers objets de ses affections. Qui sait si l'image offerte par la calomnie, ne combat pas quelquefois avec avantage contre la vérité des souvenirs? Qui sait si les calomnieurs, après avoir déchiré la vie, ne dépouilleront pas jusqu'à la mort des regrets touchans qui doivent accompagner la mémoire d'une femme aimée, et si la haine et le mensonge ne planeront pas un jour, seuls et victorieux, sur une tombe déserte?

Dans ce désolant mais trop vrai tableau, je n'ai encore parlé que de l'injustice habituelle des hommes envers les femmes distinguées; celle des femmes aussi n'est-elle point à craindre? N'excitent-elles pas souvent en secret la malveillance des hommes? Font-elles jamais alliance avec une femme célèbre pour la soutenir, pour la défendre, et pour appuyer ses pas chancelans sur toute la puissance morale de leur sexe.

Ce n'est pas tout encore; l'opinion semble dégager les hommes de tout respect, de tout devoir, même de toute convenance envers la femme à laquelle un esprit supérieur a été reconnu. On peut être ingrat, perfide, grossier ou méchant à son égard, sans que l'opinion publique se charge de la défendre ou de la venger. *N'est-elle pas une femme extraordinaire?* Ne s'est-elle pas mis d'elle-même en dehors du droit commun! Tout

est dit alors; on l'abandonne à ses propres forces, on la laisse se débattre seule avec la haine qui la poursuit, avec la douleur qui la déchire. L'intérêt qu'inspire toujours une femme, la force qui garantit souvent un homme, tout lui manque à la fois. Comme les parias de l'Inde, elle promène sa glorieuse, mais singulière existence, entre toutes les classes qui la dédaignent et la repoussent, parce qu'elles s'imaginent sans doute qu'une femme *à part* doit exister par elle seule; elle est en un mot, pour tous, un objet de curiosité, peut-être d'envie, et cependant elle ne mérite, au fond, que le respect et la pitié.

Une Rose, un Papillon et Moi.

FABLE.

Pour Eglé, ce matin, aux bosquets d'Italie
 J'étais prêt à cueillir rose la plus jolie,
 J'allais la séparer
 De sa tige naissante,
 Quand d'une voix suppliante,
 Jeune et beau papillon est venu m'implorer;
 Car papillon qui jamais ne repose
 Était pour cette fois, constant près de la rose:
 Epargnes, m'a-t-il dit, cette innocente fleur,
 Je l'aime avec ivresse, elle fait mon bonheur.
 Et la rose à son tour, d'un air plein de tendresse,
 De ne pas la cueillir me supplie et me presse:
 Si la beauté qui règne sur ton cœur,
 Si ton Eglé, me disait, cette fleur,
 De moi peut recevoir grâce ou fraîcheur nouvelle,
 Je cède avec plaisir.
 Mais, dis-le moi, qui la rendra plus belle!
 Hélas! sur son beau sein tu me verras pâlir,
 Tant je perdrai de mon éclat près d'elle!
 Et puis que deviendra si gentil papillon
 S'il est privé de ce qu'il aime!
 Ah! que deviendrais-tu toi-même,
 Si, par caprice ou sans raison,
 Un autre t'enlevait bien douce et tendre amie!
 Le désespoir bientôt terminerait ta vie. —
 Arrête m'écriai-je! O fleur que je chéris!
 De ta juste leçon, oui, je sens tout le prix;
 Aimable papillon, et toi, charmante rose,
 Vous m'apprenez bien aujourd'hui
 Qu'en prenant un plaisir, j'y dois mettre une clause:
 C'est qu'il n'en coûte rien au bien-être d'autrui.

MARIA B.

THÉÂTRE.

Les artistes des Célestins ont terminé mercredi leurs représentations au Grand-Théâtre, malgré l'espérance qu'on nous avait donnée de les y voir encore pendant quelques jours. Des réparations indispensables ont né-

cessité leur retraite, et cet accident a été d'autant plus funeste pour eux et pour nous qu'il les prive des excellentes recettes que leur procurait Brunet, et qu'il nous prive, nous, du plaisir d'applaudir encore cet excellent comédien, toujours si original, et cependant toujours si vrai. Sa dernière représentation avait attiré la même affluence que les précédentes, et le public a ri et applaudi comme de coutume. Brunet sera certainement content de nous, comme nous avons été contents de lui; et nous espérons que cette épreuve le décidera quelque jour à revenir à Lyon, nous faire rire encore de ce bon rire dont il a le secret. Aussi ne lui dirons-nous point *adieu!* mais *au revoir!* comme on le dit à un ami que l'on regrette et que l'on sera bien aise de retrouver.

A l'attrait qu'offre toujours le nom de Brunet sur une affiche se joignait mercredi l'annonce d'une nouveauté prônée d'avance outre mesure, sans doute parce que ses auteurs sont gens de cœur et d'esprit. Mais hélas! le succès n'a pas couronné l'attente générale, et bien que la pièce ait marché sans encombre jusqu'au dénouement, on ne peut pas dire qu'elle soit bonne, ni de nature à plaire long-temps. Une fort jolie et fort singulière nouvelle du spirituel et observateur Balzac, insérée dans *l'Artiste*, charmant recueil littéraire qui se publie à Paris, a fourni le cadre, et, on pourrait presque dire le dialogue de *Chabert*. Mais ce qui est fort joli en nouvelle peut être fort mauvais au théâtre, où tout doit être conduit et *charpenté* suivant les exigences scéniques qui ont une tout autre poésie que le roman. Bref, la pièce nouvelle a paru généralement peu intéressante; la bizarrerie même y est sans intérêt, et c'est là le plus grand défaut d'une œuvre dramatique. Les caractères sont mal dessinés, et la prétention du style dégénère jusqu'au ridicule.

Nous ne donnerons point l'analyse de cet imbroglio sans dénouement, qui ne nous a prouvé qu'une chose, c'est que des hommes d'esprit peuvent se tromper; mais nous rendrons justice à Prudent, chargé du rôle si long et si difficile de *Chabert*. Il l'a joué en profond comédien, et il en a sauvé adroitement l'extravagance. Son énergie, sa brusquerie mêlée de bonté, sa dignité, même sous les haillons, lui ont mérité de légitimes suffrages. Il est peu probable que ce rôle ait été mieux joué à Paris; mais c'est pour Prudent du talent dépensé en pure perte; nous le reverrons bientôt sans doute dans quelque chose de mieux. M^{lle} Faivre a rendu avec son charme accoutumé, le personnage de la nouvelle *femme à deux maris*; mais il était aisé de voir qu'elle sentait combien ce rôle était mal tracé, et cette idée a nuï parfois à la profondeur habituelle de son jeu toujours si fin et si vrai. Les autres rôles sont des rôles sacrifiés, dans lesquels les artistes qui s'en étaient chargés, ont fait preuve de talent autant que de complaisance; mais tout cela ne pourrait suffire à prolonger

de beaucoup l'existence problématique de M. *Chabert*. Qu'il repose donc en paix, car l'arrêt du public nous semble plus fatal pour lui que son extrait mortuaire d'Eylau! *De Profundis!*

CHRONIQUES LYONNAISES.

La distribution des prix aux élèves de l'école de dessin et des beaux arts, a eu lieu mardi, en présence d'une nombreuse et brillante assemblée. La séance a été ouverte par un discours de M. de Gasparin, préfet du Rhône. Nous regrettons vivement que l'abondance des matières ne nous permette pas de donner textuellement ce discours, aussi profondément pensé qu'élégalement écrit. Quand on sait apprécier ainsi les arts, on est digne de les protéger, et cette protection doit être féconde en résultats!

Le premier prix de peinture a été décerné à MM. Pierre Bonirote et François-Louis Janmot, tous deux de Lyon. Le premier prix de dessin de la figure, à M. Comptecalix, de Lyon. Les premiers prix de la classe de fleurs, à M. Pierre-Étienne Remillieux, de Vienne, pour la peinture à la gouache; et à M. Antoine Hénault, de Lyon, pour la peinture à l'huile. Enfin le premier prix de sculpture a été décerné à M. Jean-Marie Bonnassieux, de Parnisieux (Loire). Espérons que ces jeunes gens tiendront un jour tout ce que promettent de si heureux débuts, et contribueront à la gloire et à la prospérité de l'école lyonnaise, rendue déjà si justement célèbre par des artistes aussi distingués que MM. Thieriat, Guindrand, Jacquand, Dubuisson, Fonville et une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici.

— Mardi soir, un violent incendie a éclaté aux Broteaux, et, malgré la promptitude des secours, a réduit en cendres deux corps de bâtiment. Les troupes et les citoyens ont montré dans cette déplorable circonstance un zèle au dessus de tout éloge.

— Demain, le petit théâtre d'élèves de la Galerie de l'Argue, donnera un spectacle extraordinaire dans lequel M^{lle} Saint-Ys, qu'on a déjà applaudie aux Célestins, jouera *Frosine ou la dernière venue*, et *Michel et Christine*. Les entr'actes seront remplis par des expériences de physique-amusante et des scènes de ventriloquie. En l'absence de nos grands spectacles, on peut prédire la foule à la petite bonbonnière du passage de l'Argue.

— Le célèbre aéronaute Margat, déjà connu à Lyon, donnera dimanche prochain plusieurs expériences aérostatiques, dans le jardin de l'ancienne caserne de gendarmerie, rue des Augustins, n^o. 5. Ce spectacle curieux ne peut manquer d'exciter au plus haut point la curiosité publique et la réputation de M. Margat est un sûr garant du succès qui doit accompagner toutes ses entreprises.